

FERNAND DUVERGÉ

LES

MAURICIENNES

CINQUIÈME SÉRIE

PORT-LOUIS, ILE MAURICE

IMPRIMERIE DE LA SENTINELLE DE MAURICE

RUE DE L'ÉGLISE, 48 Bis

1887

MOÏSE

La ville de *Tanis* est joyeuse ce soir !

C'est la Zoan antique aux remparts de grès noir
Qui debout sur le Nil, à la sixième branche,
Garde le cours des eaux roulant en avalanche.
C'est une sentinelle au milieu du Delta.
Un système de clef solide, qu'inventa
Le Pharaon qui règne, et cela par malice,
Pour ouvrir ou fermer le fleuve à son caprice.
Il règne, et nul ici, du plus humble au plus grand
Ne passe sans son ordre ou son consentement.
La royale *Tanis*, faite en amphithéâtre,
Apparaît dans les plis d'une vapeur bleuâtre,
Et l'on juge, en songeant à des assauts futurs,
La force de la place à l'épaisseur des murs.
Planant de haut ainsi qu'un nid d'aigle, elle garde
L'approche du désert où l'ardent soleil darde,
Où les sables mouvants roulés en tourbillons
Font fuir dans le lointain les fringants étalons,
Indifférente à qui la déteste ou qui l'aime,
Fière de sa splendeur, et sûre d'elle même,
Elle reste à l'écart dans la placidité
De la force, dont tout subit la volonté.
Dominant les remparts comme les citadelles,
Par des chemins secrets se reliant entr'elles,

Prêtes à tous moments à se porter secours,
 Massives, près des murs se détachent les tours.
 Elles sont là, veillant, qui surplombent le vide ;
 Et la ville s'endort en paix sous leur égide.
 L'archer assyrien, de regards vigilants
 Fouille les eaux du Nil, et les sables mouvants,
 Et vers l'immensité du désert qui sommeille
 Incline par moments une inquiète oreille.
 Mais rien ne bouge plus, les hommes ni les bêtes ;
 Un silence de plomb courbe toutes les têtes ;
 Et rien ne s'entend plus dans les plaines sans fin
 Qu'un sourd rugissement des lions ayant faim.
 Le fleuve coule clair, s'en va lent et docile,
 Tout invite au repos, tout excepté la ville,
 Où le roi tient sa cour avec ses familiers,
 Fêtant la bonne chère et le vin des palmiers.
 L'éclat des lampes d'or jusqu'au trône ruisselle ;
 La salle, haute, large, et profonde, étincelle ;
 Un double rang pressé de piliers de granit
 Monte jusqu'à la voûte où l'écho retentit,
 Où flattant les regards, des chapiteaux de pierre,
 Par un travail à jour tamisent la lumière,
 Le Pharaon presque ivre, écoute vaguement
 De ses musiciens le monotone chant.
 Les harpistes d'Égypte, en groupe circulaire,
 Célèbrent ses exploits, sa gloire militaire,
 Tandis qu'autour de lui, dans leur servilité,
 Ses femmes étalant l'écrin de leur beauté,
 Ses favoris gorgés et repus, considèrent
 Dans un béat respect sa face qu'ils vénèrent ;

Lui, lourdement se lève, et sur un signe altier,
 Deux femmes comprenant le geste familier,
 S'approchent du monarque, et dépouillant leurs voiles,
 Étalent à ses yeux leurs nudités d'étoiles !

C'est l'heure où leur seigneur se couche, et le désir
 Est rentré dans sa chair à le faire rugir.

Il étend les deux bras vers les deux souveraines,
 Perles de l'Orient, séduisantes sirènes,
 Et, les sens embrasés, il les amène à lui,
 Quand éclate à la porte un tumulte inouï.

Quelqu'un est là qui veut entrer, et qui s'entête.

Le prince à cette audace a relevé la tête....

Son noir regard s'allume, et tout-à-coup, brutal,
 Lâchant ses femmes, sombre, il donne le signal
 D'ouvrir à deux battants cette porte où l'on frappe.

On l'ouvre, et le tyran chancelle ; un cri s'échappe
 De sa gorge :— Moïse !... — Il a l'œil obscurci,
 Puis ajoute tout bas : — “ Que viens-tu faire ici ? ”

C'est son effroi vivant que cet homme...— Ce prince,
 Qui tient un peuple au bout d'une chaîne qui grince :
 L'esclavage !... redoute, évite, et même fuit
 Cet homme qui partout le harcèle et le suit.

Il le devine un jour fatal à sa puissance ;
 D'un désastre prochain il a la prescience,
 Mais jamais il n'osa sur lui porter la main,
 Comme s'il lui voyait quelque signe divin.

Les tribus d'Israël, qui pleurent sous tes yeux,
 Ainsi que l'ont voulu tes féroces aïeux.
 Dieu s'est tourné vers toi touché de leur misère,
 Et va t'anéantir, despote sanguinaire.
 N'appelle pas sur toi les disgrâces d'en haut !
 Repens-toi, Dieu l'ordonne, il le veut, il le faut,
 Et ramène sur toi, sur les tiens, ton empire,
 La clémence du ciel, et le divin sourire !
 Recherche, non l'écho des malédictions,
 Mais le concert sacré des bénédictions.
 Sois l'homme du destin, sublime sur la terre, [frère ;
 L'homme, qui dans chaque homme, accueille, et voit un
 S'humilie, en songeant au mal qu'il fit un jour,
 Dans la suprême loi de pardon et d'amour !
 Sois cet homme marqué de l'empreinte céleste ;
 Le grand Réparateur par qui se manifeste
 L'éclatante bonté du Dieu veillant sur tous,
 Et dont le regard plane éternellement doux
 Sur les humbles, les grands, sur les deuils, sur les fêtes,
 Comme un rayon d'azur projeté sur nos têtes ! ”

Alors, le Pharaon, sombre, et le front ridé,
 De l'entendre contraint, mais déjà décidé,
 Dans une explosion d'orgueil dit à sa garde :
 — “ Emmenez, et chassez ce fou qui me retarde !

LE DÉSERT

C'est le soir,—c'est la nuit,—le calme,—le repos.—
Laisant le peuple hébreu sous les tentes de peaux
Dormir du lourd sommeil qui succède aux fatigues
Dans l'aride pays des dattes et des figues,
L'homme est debout, pensif, et les deux bras croisés.
Devant lui, le désert aux sables embrasés
Pendant le jour, s'étend glacial à cette heure.
De son aîle de plomb seul le silence effleure
Cette vaste étendue où se perd le regard.
Les quelques bruits furtifs qui passent par hasard
Ressemblent dans ce calme à des voix d'outre-tombe.
Pas un cri dans l'air ;—pas une feuille qui tombe ;—
Pas un ruisseau jaseur qui coule ;—pas d'oiseaux ;—
Pas un murmure ami du vent dans les roseaux ;—
Rien que l'âpre désert ;—rien que la solitude ;—
Rien que l'isolement ;—rien que le sentier rude
Crevassé par le pas écarté des chameaux
Qui vers les oasis dilatent leurs naseaux.



L'homme est debout, grandi, dans son rôle sublime.
Il dit :—Vous m'appellez, moi rien qu'un être infime
Devant votre justice impeccable, O Seigneur :
Voici l'homme debout devant son créateur !
A moi qui ne suis rien, pas même un grain de sable,
Qu'allez-vous commander, O Maître redoutable ?—
L'homme n'est que poussière, et son humble regard,

Jusqu'à ce qu'il arrive à vos pieds tôt ou tard,
 Ne va pas au delà des régions d'étoiles
 Qui contre nos esprits vous tiennent lieu de voiles,
 Errantes, et souffrant de la soif, de la faim,
 D'un voyage éternel ne voyant pas la fin,
 Voici que les tribus hésitent et reculent,
 Refusant d'avancer sur ces sables qui brûlent !
 Quoique l'on ait franchi des fleuves, des déserts,
 Quels horizons nouveaux à nos yeux sont ouverts ?...
 Pour ma part, j'ai lutté, j'ai souffert, je succombe !
 J'aspire au vaste oubli que nous promet la tombe !
 Un tombeau ! maintenant je l'implore de vous !
 L'homme à son créateur le demande à genoux !

Alors, de par delà les collines de sable,
 Dans cette solitude infinie, insondable,
 Une voix retentit qui lui cria :— Tais-toi !
 Ne cherche pas de Dieu l'insoluble pourquoi.
 Conduis ce peuple errant sans murmures ni trêve ;
 Va jusqu'au Sinai que tu verras en rêve ;
 Gravis les échelons du mont vertigineux,
 Et lorsque tu seras plus rapproché des cieux,
 Debout et dominant la cime aride et nue
 Les tables de la Loi tomberont de la nue !
 Va ! pour te diriger, et soutenir ta foi,
 Regarde le reflet de ton Dieu devant toi !...

En effet, et soudain,—prodiges mémorables !—
 Il tomba du ciel bleu sur la blancheur des sables
 Une clarté divine ; et l'admiration,

D'un clin d'œil mit sur pied toute la nation,
 Et tandis qu'à genoux se courbait en prière,
 Moïse, extasié par la sainte lumière,
 Les anciens d'Israël, un instant interdits,
 Reconnurent enfin l'ère des temps prédits !
 La confiance alors reparut d'elle-même ;
 Sur les lèvres, la foi confondit le blasphème ;
 Dans toutes les tribus, l'espoir, rentrant au cœur,
 Fit entrevoir la fin des longs jours de malheur !
 Et chacun regrettant les murmures, les blâmes,
 Vit la terre promise aux yeux brillants des femmes !
 Toute la nuit, Moïse avec ferveur pria.
 A l'aube, il éleva les deux mains, et cria :
 —“ Accourez tous ! Voici que Dieu même nous guide !
 “ Pliez la tente ! En route ! et d'un pas sûr, rapide,
 “ Car devant vous je vais vous montrant le chemin !

Et comme l'ordre à tous, roulait dans le lointain,
 Moïse, l'œil fixé sur la lumière sainte,
 Confiant dans sa foi qui n'avait plus de crainte,
 Confiant dans le Dieu qui l'inspire et qu'il sert,
 Entra résolument dans l'aride désert.

L'OUBLIÉ

SCÈNE DE GUERRE DE L'ASIE CENTRALE

Un cercle de corbeaux tournoyait dans les airs.

Voyant des escadrons, flairant quelque carnage,
Ils étaient accourus, fossoyeurs des déserts.
Ils vont toujours plus loin que l'hyène sauvage,
Sachant qu'il ne peut pas être d'endroit perdu
Où le fatal désir de tuer, répandu
Dans la création depuis l'ère du monde,
Ne réserve à leur faim quelque banquet immonde.

Ils tournaient ; ils tournaient toujours.

Un pays plat.

Sol fait pour le chardon, la ronce, et la broussaille.
Déjà se succédaient mille actions d'éclat.
Dans le rouge ouragan de l'atroce bataille.
Le bancal défiait l'épée à deux tranchants,
L'entrechoquait encore avec d'égales chances,
Tandis que résonnaient les coups de yatagans
Et que se rougissaient les fers aigus des lances.
Alors, le capitaine, un de ces vétérans
Dont la peau de la face au soleil s'est plissée,
S'écria : — C'est assez de poudre dépensée !

“ En avant ! Pour le Czar ! Suivez-moi, mes enfans ! ”
 Et Cosaques du Don, Cosaques de l'Ukraine,
 Batailleurs et pillards, vrais fauves de la plaine
 Que l'on appelle “ *steppe* ” en ces pays perdus,
 S'élançèrent hurlants, farouches, éperdus,
 Abandonnant les morts qui roulaient en arrière,
 Tandis que les blessés saisissant la crinière
 Des chevaux, poursuivaient acharnés et sanglants,
 La charge qui passait sur les corps pantelants.
 Notre homme, tomba juste alors. Un coup de sabre
 Mit à nu sa cervelle. — Un cheval qui se cabre,
 Un Cosaque vidant les arçons, bras en l'air :
 Ce fut tout, dans l'espace à peine d'un éclair, —

Et la troupe passa dans un élan de trombe,
 Sans se préoccuper de ce qui roule et tombe,

* * *

Les voraces corbeaux accouraient éperdus,

* * *

L'homme était là, mourant, les jambes écartées ;
 Décoiffé, ventre en l'air, et les bras étendus ;
 Le régiment tourna les villes révoltées,
 Et s'en alla plus loin promener le canon.
 Lui, l'oublié, resta tout seul, perdu, sans nom,
 Sans qu'il eût d'un secours la perspective même,
 Et se sentant mourir, songeant à ce qu'on aime,

Revoyait la maison où, pensant à l'absent,
 On élevait les mains à genoux, en priant.
 Peut-être qu'une mère, ou quelque fiancée... —
 Songe affreux des mourants ! Quelle atroce pensée !
 N'en parlons pas ! — Voici d'ailleurs que les corbeaux
 S'en viennent, renforcés d'acolytes nouveaux ;
 L'heure de la curée approche ; et dans la nue
 Où du blessé plaintif erre encore la vue,
 Deux points noirs, mouchetant l'azur du firmament,
 De plus cruels bourreaux menacent le mourant.
 Les corbeaux ont dressé leurs ailes d'épouvante !
 L'un, qui s'était perché sur la face expirante,
 Un autre sur le ventre, et trois autres aux pieds,
 Par les nouveaux venus semblent pétrifiés.
 Le blessé reste inerte, et lourd comme un homme ivre,
 Mais l'instinct naturel qui nous condamne à vivre,
 Le redresse, il s'accoude, et voit avec horreur,
 L'aigle fondre sur lui pour lui fouiller le cœur !
 Alors, faible, il s'affaisse, il tombe, et sans courage,
 Défaillant à la fin à l'attentat sauvage,
 Ne représente plus qu'un cadavre où bientôt
 Les aigles, les vautours, vont s'abattre d'en haut.

Et les voici tout près.— Les points noirs que nous vîmes
 Dans les immensités des célestes abîmes
 C'étaient eux les bourreaux, les aigles, les vautours,
 Qu'ont guidé les corbeaux les précédant toujours.
 Ils viennent, les bandits de l'air et de l'espace ;
 Et juste, au premier rang, voici le plus rapace,
 Le plus puissant de tous qui de plus loin planait :

Le tigre ailé des airs, le Barcoult du Thibet.
Il arrive donner le signal de l'orgie ;
Et tombant de son poids sur sa serre élargie,
Il l'enfonce, terrible, avec un grincement
Féroce, dans la chair de ce corps palpitant ;
Et farouche vainqueur que rien ne déconcerte ;
Écartant les corbeaux d'une aile grande ouverte,
Il arrache, brutal, d'un coup rapide et sec
L'œil du soldat mourant qu'il secoue à son bec.

VICTORIA

Dans la mémoire humaine où tout n'est que contrastes,
Où les temps glorieux touchent aux plus néfastes,
Où le despotisme est synonyme de roi ;
Reine exceptionnelle, et que le monde admire,
Des bords les plus lointains de ton immense empire,
Un même chant d'amour monte aujourd'hui vers toi !

Car tu règnes en paix sur des millions d'hommes !
Le monde n'a jamais, jusqu'à l'heure où nous sommes,
Vu dans un pareil jour de spectacle plus beau ;
D'un bout du pôle à l'autre, abrité sous ton aile,
Ton empire est un monde aimant, loyal, fidèle,
Sur lequel le soleil n'éteint pas son flambeau !

Partout l'on te bénit parce que, reine et mère,
Tu n'as pas excité tes peuples à la guerre,
Et parce que pouvant le mal tu fis le bien ;
Parce que, dans tes mains tenant nos destinées,
Tu fis justice à ceux qui depuis tant d'années
De par des lois d'alors n'étaient comptés pour rien.

Dieu qui te réserva ton rôle sur la terre,
Voulait qu'en t'appelant au trône d'Angleterre
La Sainte Liberté t'en ouvrit le chemin ;
Et c'est de son reflet entourant ta personne

Qu'un faisceau lumineux sorti de ta couronne
Du dix-neuvième siècle éclaire le déclin !

Ta haute renommée est de celles qui restent !
Au dessus des tyrans que les peuples détestent,
Tu planes, précurseur d'un nouvel avenir !
Nous devinons par toi, sans nous le dire encore,
L'ère tant souhaitée, à peine à son aurore,
Des temps réparateurs que nous sentons venir !

Victoria ! ton règne étonnera l'histoire !
Car ta grandeur à toi, ta véritable gloire,
C'est d'avoir aboli l'esclavage à jamais !
Et quand dans l'avenir on fouillera ta vie,
On verra, devant toi, la prunelle éblouie,
Les peuples te baisant les mains pour tes bienfaits !

Quatre-vingt-neuf ! C'est Dieu se penchant sur le monde !
 C'est la rédemption des peuples abêtis !
 Secoue a tous les vents, O liberté féconde,
 Ton drapeau protecteur des grands et des petits !

Quatre-vingt-neuf ! Ce mot fait tressaillir les tombes,
 Car ce fut la revanche, et l'âpre châtement ;
 Six mille ans sont sortis du fond des catacombes
 Pour battre des deux mains à cet événement !

Le " droit divin " est mort, et morte la Bastille !
 Un roi n'est qu'un mortel comme un autre aujourd'hui ;
 L'ancien serf a le droit d'avoir une famille ;
 Pour tous, l'Égalité comme un soleil a lui !

Défunts sont les abus du titre héréditaire,
 Les lettres de cachet, et les droits du seigneur !
 Les premières vertus ont reconquis la terre !
 On ne vaut que par soi, le travail, et l'honneur !

Ils se sont redressés tous les peuples victimes !
 Il a cessé pour eux l'abrutissant sommeil ;

Et tous les gais rayons qui flottent sur les cîmes,
Sont rentrés dans nos cœurs en ce jour sans pareil ;

Oui, ce jour sans pareil ! Car de ce jour épique,
Régénéré, l'homme a, d'un élan fraternel,
Promené le niveau sur l'esclavage antique,
Et balayé sa honte aux quatre vents du ciel !

Juillet 1886.

GORDON

Sur ce siècle écroulé dans la boue et la fange,
Ce siècle du Veau d'Or, et de la trahison,
Symbole de l'honneur, sous lequel on se range,
Seul il était debout dominant l'horizon !

Seul il était debout : la barbarie en face ;
Lorsque, soudainement, l'horizon obscurci
Lui montra du désert l'impitoyable race,
Accourant au combat, sans trêve ni merci.

Et de ces cavaliers les fanatiques charges
Heurtèrent de Khartoum les remparts délabrés ;
La fusillade rouge étincelle en décharges,
Jetant les assaillants hors des chevaux cabrés ;

La charge se poursuit ; au loin le canon gronde ;
Les troupes de secours arrivent, mais trop tard ;
Des soldats qu'il avait, pas un ne le seconde,
Tous ont tourné le dos, et s'enfuient au hasard.

Trahi !... Ce cri s'chappe indigné de sa bouche,
Mais lui, le fier soldat, à l'honneur ombrageux,
Devant les assaillants s'est redressé farouche,
Un sabre dans la main, et des éclairs aux yeux.

Vain courage ! Il se bat ; un contre dix ; que faire ?

Il chancelle, il s'abat de toute sa hauteur,
 Entraînant avec lui l'honneur de l'Angleterre,
 L'honneur de son pays qui lui doit un vengeur.

Car il fut grand, cet homme ! Il eût l'audace insigne
 D'illustrer le drapeau qui lui fut confié ;
 C'est pourquoi, chapeau bas, je dis : Toi seul fus digne
 De ce suprême honneur, pauvre sacrifié !...

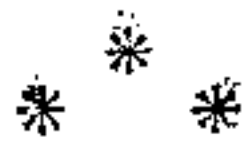
* * *

Mais se peut-il qu'un doute obsède ma pensée ?
 Toi, mort ! Ce ne peut être ! Et je ne le crois point !
 Peut-être que demain, — espérance insensée ! —
 Te verra-t-on surgir encor, le sabre au poing !

5. 3. 1885

MADAME SAROLTA ACS' DEVOYOD

Tu n'es plus aujourd'hui qu'une ombre, pauvre femme !...
Ta voix mélodieuse est muette à jamais !
Et ta patrie, hélas ! vers qui s'en va ton âme,
Sur l'artiste au cœur d'or pleurera désormais !...



Où sont-ils donc ces temps de joie et de délire,
Où tout un peuple entier se ruait sur vos pas
Pour acclamer vos chants, et rechercher l'empire
De vos émotions qu'il ne connaissait pas !

Votre souffle tragique envahissait la salle !
Vos accents inspirés bouleversaient les cœurs !
Et votre jeu scénique, à l'ampleur magistrale,
D'un seul geste enlevait tous vos admirateurs !

Mais s'il est loin ce temps de triomphe et de gloire,
Où votre voix chez nous éveillait tant d'échos,
J'entends encor, madame, au fond de ma mémoire,
Comme un bruit affaibli de nos derniers bravos...

C'était un soir d'hiver — O souvenir étrange ! —
— C'était un soir d'hiver par un bien vilain temps ! —
Vous chantiez au théâtre, et l'on eût dit un ange
Répondant aux démons qui hurlaient dans les vents ;

Vous chantiez au théâtre, et jouiez Valentiné ;
 La salle débordait d'auditeurs frémissants !...
 Votre cœur palpitant libre en votre poitrine,
 Vous grisiez le public de sublimes accents !

À vos lèvres tenant la foule suspendue,
 Vibrante de douleur, de folle passion,
 Transfigurée au point d'entraîner éperdue
 Notre âme qui cédait à votre impulsion.

Vous avez, ce soir-là, d'un vol que rien n'égale,
 Hors du monde réel emporté nos esprits ;
 Et les cris, les bravos délirants de la salle,
 Prouvèrent à quel point vous nous aviez ravis !



Aujourd'hui, je vous ai revue, hélas ! madame !...
 Hélas, oui !... car mon cœur se serre en y pensant !
 La vie avait quitté votre beauté de femme,
 Et vos amis d'hier vous suivaient en pleurant ;

C'était fini ! La fée au gosier d'or, l'artiste
 N'allait plus s'éveiller de son dernier sommeil,
 Et nous ressentions tous cette impression triste,
 Qu'on éprouve devant un coucher de soleil !... :

A L D A

Elle était bien charmante avec ses grands yeux clairs !
Sa belle âme d'enfant s'y voyait à travers
Comme une perle au fond d'une eau calme et limpide ;
Mais de ce doux trésor d'innocence candide,
De celle qui n'était pas faite pour souffrir
Il ne reste plus rien :— Alda vient de mourir !

* * *

Je vous aimais beaucoup, chère petite amie !
Quand vous veniez jouer, je devinais vos pas,
Mais hélas ! vous voilà pour toujours endormie
Dans l'éternel sommeil dont on ne revient pas.
Il va bien vous chercher ce petit camarade,
Simon, qui vous aimait pour votre rire franc,
Vous lui manquiez déjà quand vous étiez malade ;
Et désormais il va vous regretter souvent.
Mais vous êtes partie à l'appel d'une mère :
C'est elle qui dès lors va vous conduire à Dieu ;
Et quand je suis rentré, rêvant à ce mystère
De la mort, le regard levé vers le ciel bleu :—
J'ai dans l'azur profond découvert deux colombes,
S'en allant côte à côte à travers l'infini,
Telles nos âmes vont en s'échappant des tombes

Dans un monde meilleur, où l'on est réuni.

Et j'ai pensé, disant :— C'est la fille et la mère !
C'est l'une guidant l'autre aux pieds de l'Éternel !
Et vous voyant partir d'une aile si légère
Mon front vous salua sur les routes du ciel !

S I M O N

Mon fils, vous voilà grand déjà ! Dieu vous protège !
Dieu, qui peut tout, a fait d'une blancheur de neige
Votre âme qui rayonne étonnée en vos yeux,
Surprise de sitôt avoir quitté les cieux.
Vous avez l'innocence, et cette grâce exquise
Qui de tout petit être est comme la devise !
Votre sérénité, qui du ciel est un don,
Du mal que j'ai pu faire est presque le pardon.
Par vos charmes prenants, par votre candeur douce,
Sous mes pieds le sol change, et se transforme en mousse,
Moi, que l'avenir sombre épouvantait, voici
Que dans l'horizon libre, et soudain éclairci,
Comme à l'œil du marin luit l'étoile polaire,
Vous brillez, éclairant ma route sur la terre ;
Votre rire sonore éveille ma gaieté,
Et vous chassez l'ennui de mon front attristé.
Sitôt que vous venez, tout s'éclipse !... Et j'admire
La profonde clarté du radieux sourire
Que du ciel inconnu tous les petits enfants
Apportent avec eux des lointains firmaments !...
Vous savez, sans le dire, en arrivant des nués,
Le mystère étonnant des choses inconnues.
Dieu que j'ai tant prié pour vous avoir, m'a fait
Cette grâce ineffable et ce divin bienfait !
Vivez donc, libre, heureux ; dormez sur mon épaule ;

Chacun autour de vous s'empresse et vous cajole ;
 Dormez !... De par le monde, à cette heure, il est bien
 De malheureux enfants qui ne possèdent rien ;
 Autour de qui nuls soins, nulle caresse tendre,
 Ne révèlent le bras qui saurait les défendre,
 Et ne font éclater, par un instinct heureux,
 Le rire épanoui de la bouche et des yeux.
 Plus d'un pauvre orphelin, volé dès son enfance,
 Martyr des bohémiens, vit et meurt de souffrance,
 Et meurtri, disloqué, sentant crier ses os,
 S'échappe de leurs mains barbares, en sanglots...
 Pauvres petits ! ceux-là cependant sont vos frères,
 O mon fils !... mais ceux là n'ont pas connu de mères ...
 Le destin fut pour eux impitoyable et dur...
 Rien ne brille en leur vie où tout demeure obscur...
 Et dans cet âge tendre où l'enfance fragile
 Dans le cœur de chacun réclame un droit d'asile,
 Pas une voix, prodigue en consolations,
 N'allège leur misère, et leurs privations.
 C'est pourquoi, l'orsqu'ému, sur votre blonde tête,
 Mon regard paternel erre, tombe, et s'arrête,
 Ma gratitude chante aux pieds du Créateur :
 Car il vous a fait naître à l'abri du malheur,
 Vous qui vivez si gai que chacun vous admire,
 Dans le milieu paisible où monte votre rire !...

PANTOUM

LES PLEURS D'AMOUR DE LA SULTANE

Dans la campagne printanière,
Les oiseaux chantent le matin.
J'ai vu des pleurs sous ta paupière :
Chérie, on t'a fait du chagrin !

Les oiseaux chantent le matin ;
Heureux qui vit libre et sans maître !
Chérie, on t'a fait du chagrin !
Je suis le coupable, peut-être !

Heureux qui vit libre et sans maître !
Le front des fleurs est emperlé !
Je suis le coupable, peut-être !
Mes regards auront trop parlé.

Le front des fleurs est emperlé !
Les papillons sont en grand nombre.
Mes regards auront trop parlé ;
Le Sultan est jaloux et sombre.

Les papillons sont en grand nombre
Dans l'air brillant de ce beau jour !

Le Sultan est jaloux et sombre,
O ma Sultane ! O mon amour !...

Dans l'air brillant de ce beau jour
Les arbres étalent leurs branches.
O ma sultane ! O mon amour !
Prenons garde à nos voix trop franches !

Les arbres étalent leurs branches
Où les moineaux viennent percher.
Prenons garde à nos voix trop franches,
Du maître il faudra nous cacher.

Où les moineaux viennent percher
J'entends des cris et des querelles !
Du maître il faudra nous cacher ;
Surveillons même nos prunelles.

J'entends des cris et des querelles !
Les nids tremblent dans les buissons !
Surveillons même nos prunelles ;
Le fier sultan a des soupçons.

Les nids tremblent dans les buissons !
Le feuillage est vert d'émeraude !
Le fier sultan a des soupçons ;
Le jaloux nous épie et rode.

Le feuillage est vert d'émeraude !
Le ciel est pur, et l'air est doux.

Le jaloux nous épie et rode ;
Le tigre rampe autour de nous.

Le ciel est pur, et l'air est doux ;
Les champs rayonnent de lumière,
Le tigre rampe autour de nous.
Dans la campagne printanière.

LA LEÇON D'ARMES

Ah ! la brave fillette, et les mollets superbes !

.

Parlons bas, je vous prie.

Une après-déjeuner,

Tandis qu'on se lançait quelques pointes acerbes,
Elle me dit, montrant le mur, mais sans daigner
Se lever :— A propos ! mais vous faisiez les armes ?
—Hélas ! Il fut un temps, lui dis-je, où j'étais beau !
Et vous eussiez peut-être alors trouvé des charmes
A valser avec moi, vous le printemps nouveau.

—Pas de fadaise ! En garde !

—En garde ?

— Vite ! En garde !

Et décrochant du mur une colichemarde,
La voilà qui d'aplomb tombe en face de moi.

Ah ! c'était ça !— La pointe à hauteur de prunelle ;
Le regard sur le mien, et sans le moindre émoi ;
C'est ainsi que sans peur se présentait la belle.

Je saluai d'instinct, ma parole d'honneur !
Et je croisai le fer, en m'alignant sans masque.

— Vertugadin ! eût dit le Chevalier sans Peur,
Car la première attaque, eut l'air d'une bourrasque.

Je rompis par prudence, avec un temps d'arrêt.

Et tout en ferraillant nous eûmes ce colloque :

— “ Eh ! ma chère ! Où donc va votre bout de fleuret ?
Prenez garde, que diable ! ”

Elle dit. — “ Je m'en moque ! ”

Alors, lorsque je vis que c'était sérieux,

Que la petite folle y joignait la colère,

Je lui dis :— Eteignez les éclairs de vos yeux—

Je suis incombustible, et c'est mon tour, ma chère.

Et rabattant par quinte un soi-disant coup droit,

J'allais du tic au tac toucher au bon endroit...

Quand il me vient alors une drôle d'idée...

Quelle devait avoir des mollets pour de bon !

Et malgré moi— quel crime !— En un retour d'épée,

Estement, je levai la jupe et le jupon.

O Souvenirs ! Vous, Emilie,
 Portant un signe noir au cou ;
 Rêveuse brune si jolie
 Dont je devins amoureux fou !

Ne tentez donc pas Saint Antoine,
 Car le passé porte un grelot...
 Le diable a pu se faire moine,
 Mais ne vous y fiez pas trop.

L'homme a vieilli, mais jeune et tendre
 Reste ce cœur qui pense à vous ;
 S'il n'est aujourd'hui plus à prendre,
 Il se trouble encor, malgré tout.

* * *

Mais un jour j'aurai ma revanche
 Contre le sort dur et cruel !
 Lorsque j'aurai la tête blanche,
 Et l'air d'un papa solennel,

— Si d'ici là, chose possible,
 Ne meurt dans sa peau le renard,
 Qui bien loin d'être incombustible,
 Souvent prend feu comme un pétard, —

Je vous réserve des surprises
 Qui seront un dernier régal :
 — Alors que vous serez requises
 D'emmener vos filles au bal,

Vous verrez s'avancer... timide,
Tel que fut son père, jadis,
Un cavalier, le carnet vide,
Et ce sera monsieur mon fils,

Maître Simon, mes toutes belles,
Qui s'empressant comme on le doit,
Fera valser vos demoiselles
Comme nous valsions autrefois !

Mai 1887.

G E O R G E

Tu n'es donc plus mon pauvre George,
Mon espérance de bonheur !

Le sanglot qui m'étreint la gorge,
Brise et fait éclater mon cœur.

Pourquoi Dieu t'a-t-il pris si vite ?
Que fais-tu là-haut, loin de nous ?
Ta mère sanglote, et j'évite
Ses yeux pleins de désespoirs fous.

Entr'ouvrant ce soir ma fenêtre,
Au Grand Livre de Dieu, le Ciel,
J'ai voulu voir où tu peux être,
Mais le secret reste éternel...

Dans tout le monde des étoiles
Je t'ai cherché, mais je n'ai pas
De la nuit écartant les voiles,
Trouvé la trace de tes pas.

Voici ton frère qui t'appelle,
Simon, qui pleure, et qui te veut ;
Ta bonne te cherche autour d'elle,
Le consolant comme elle peut.
L'heure de l'endormir s'avance ;
Il voudra te dire bonsoir,
A t'appeler il recommence...
Quelle nuit pour nous tous ce soir !

C'est qu'il ne veut pas qu'on l'emporte ;
Il se débat pour te chercher ;
Voilà qu'il vient d'ouvrir ma porte
En m'accusant de te cacher.
Ah ! je sais qu'il faut se soumettre !
Nul du destin n'a réchappé !
Mais vous qui pouviez tout, mon Maître,
Vous m'avez durement frappé !...

Mais vers les sphères éternelles,
Où les jours sont illimités,
Ouvre sans peur tes jeunes ailes,
Chère âme qui nous a quittés !
Va, dans l'encens de la prière,
Dans l'espace immatériel,
O mon bel ange de la terre,
Vers les anges qui sont au ciel !

15 Janvier 1886.

IN MEMORIAM

Dans le fond de l'azur où ta jeune âme vole,
Allant vers le Seigneur qui t'appelle et sourit ;
Emporte ma prière, et qu'elle te console
De nous avoir quittés, ô mon pauvre petit !

Un jour te rejoindront nos âmes immortelles !...
Par les yeux de l'esprit tournés vers toi toujours
Nous suivons le sillon que font tes blanches aîles
Dans l'essor qui t'emporte aux célestes séjours !

Va !... Nos yeux ont pleuré ; mais notre cœur espère,
Puisque l'on se revoit au delà du tombeau ;
La foi qui nous soutient dans notre peine amère,
Est pour nous ce qu'aux fleurs est une goutte d'eau !